

# CHRONIQUE

## UNE THÈSE SUR LA REDÉCOUVERTE DE L'ANTIQUITÉ À ARLES

De retour de ses campagnes d'Italie, en 1538, François I<sup>er</sup> s'adresse aux habitants d'Arles et de Nîmes en termes flatteurs, et leur suggère de mettre en valeur leurs monuments antiques laissés à l'abandon. Dès lors, les deux villes vont chercher concurremment à se montrer les dignes héritières de la grandeur romaine. Nîmes demande au roi l'autorisation officielle de s'octroyer le surnom de « Petite Rome », et les érudits arlésiens s'approprièrent l'expression employée par Ausone au IV<sup>e</sup> siècle, *Gallula Roma Arelas*, pour fonder une comparaison entre Arles et Rome.

Dans la thèse qu'elle a soutenue le 3 février 1996 à Montpellier<sup>1</sup> : « *Gallula Roma Arelas*, Du mythe à l'archéologie : la redécouverte de l'Antiquité et la recherche archéologique à Arles. 1538-1845 », Estelle Rouquette-Mathé étudie cette volonté de s'approprier l'image de Rome antique, une image qu'un consensus va reconstruire au fil des découvertes archéologiques, et l'impact sociologique, politique et culturel de celles-ci.

---

1. Sous la direction d'Annie-France Laurens, professeur d'histoire de l'art antique à l'Université Paul Valéry, Montpellier III ; Président du jury : Alain Schnapp, professeur à l'Université Paris I-Sorbonne ; autres membres du jury : Pierre Pinon, professeur à l'École d'Architecture Paris-La Défense ; Claude Sintès, conservateur du Musée de l'Arles Antique.

Estelle Rouquette-Mathé est actuellement responsable du service d'action culturelle du Museon Arlaten.

Le passage de François I<sup>er</sup> marque la naissance d'une conscience historique, qui se traduit aussitôt par le *goût de l'antique*<sup>2</sup>. Arles découvre l'Antiquité comme valeur économique, mais également comme valeur identitaire, à l'unisson de l'Europe de la Renaissance en quête d'origines. Désormais, l'histoire d'Arles va se construire autour d'une volonté de mise en valeur du patrimoine.

Mais longtemps l'itinéraire des voyageurs dans le Midi de la France, qu'ils soient ou non sur le chemin de l'Italie, n'a incliné que rarement la ville d'Arles, dont la plaine marécageuse rendait l'accès difficile. On visitait Nîmes, pour ses arènes et la Maison Carrée, et le Pont-du-Gard. A Arles, « seuls l'amphithéâtre à peine visible, l'obélisque gisant et la nécropole des Alyscamps, offraient un terrain favorable aux conjectures, relativement réduit, au regard du patrimoine nîmois révélé. »

Le travail d'Estelle Mathé montre que l'Antiquité gisait d'abord *en morceaux* dans les textes arlésiens, qui décrivaient les monuments bien avant que ceux-ci ne fussent exhumés au regard des antiquaires. On constate ainsi que le texte et l'image ont précédé les fouilles, les ont suscitées, et naturellement, en un va-et-vient constant, se sont renforcés en elles. Quant aux textes anciens, ils n'accordaient pas une très grande place à la ville d'Arles ; aussi la légende a-t-elle suppléé à l'histoire. Les érudits ont extrapolé autour de ces textes : recomposant le passé, brouillant parfois les pistes pour ceux qui voudraient retrouver la vérité historique. Ils trouvent ainsi un mythe fondateur autour d'un personnage fourni par l'étymologie, Arelam, descendant selon les versions de Jacob ou de Priam, qui aurait, à l'instar de Romulus, tracé l'enceinte sacrée de la ville.

Mais l'histoire imaginaire d'Arles n'est pas l'apanage des érudits locaux : elle est l'œuvre de toutes les classes de la population arlésienne. Il faut notamment considérer le rôle des religieux dans cette reconstitution du passé. Arles est un archevêché, et par conséquent un foyer d'érudition religieuse : de riches bibliothèques se forment, qui constituent une bonne part des fonds patrimoniaux de l'actuelle bibliothèque municipale. La recherche historique doit particulièrement aux jésuites, dont la bibliothèque sera rachetée par le marquis de Méjanes à la dissolution de l'ordre. Ont aussi une part très active les hobereaux, collectionneurs en quête des traces de leur lignage, et les artistes, qui trouvent sur place leur modèle romain sans avoir à passer nécessairement par la renaissance italienne. Sans oublier le peuple, dont la relation à l'Antiquité est à la fois plus directe et plus fantaisiste. La tradition orale s'en empare, et crée un légendaire populaire empreint de merveilleux médiéval, quoique apparemment bien informé par les chercheurs.

2. Cette sensibilité arlésienne à l'égard de son patrimoine antique a été illustrée et confirmée par l'exposition dont Dominique Séréna, conservateur du Museon Arlaten, a été le commissaire, et dont Estelle Rouquette-Mathé a établi le catalogue : « Le Goût de l'antique », Arles, octobre 1990-1991.

L'affirmation de la romanité arlésienne relève donc d'une volonté sociale. Les Arlésiens sont convaincus d'un héritage matériel, culturel, qui va évoluer au XIX<sup>e</sup> siècle vers l'affirmation d'une appartenance à une « race » antique (on évoquera souvent le profil grec ou romain des femmes), idée qui servira à se démarquer du peuple français au moment des fédéralismes.

Estelle Mathé consacre en effet une partie de son étude à l'utilisation politique de l'Antiquité ; en particulier sous le règne de Louis XIV, le seul roi de France à figurer parmi les rois et empereurs liés à l'histoire d'Arles dans le décor de la salle du Conseil. Arles s'offre en capitale d'un roi qui se donne pour modèle Alexandre ou Auguste. Pour lui rendre hommage, elle met donc en scène sa romanité, sous forme de panégyriques, de discours propagandistes, mais également de parcours de monuments réels ou reconstitués pour l'occasion ; étonnante volonté de démonstration qui nous vaut sans doute la plus ancienne exposition d'objets et d'images, celle de la maison commune d'Arles, en 1673<sup>3</sup>. Cette leçon d'histoire urbaine, qui implique déjà l'idée que les antiquités appartiennent au public, restera un usage auquel chacun prendra part, les collections particulières<sup>4</sup> complétant le musée communal. La ville ne cesse de découvrir ses vestiges, elle s'érige elle-même en vaste musée, en un livre éparpillé d'une histoire dont personne n'osera faire la somme et l'ouvrage. En effet, Estelle Mathé souligne l'absence de synthèse historique, malgré l'abondance des manuscrits et des compilations amassées depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, comme si les Arlésiens refusaient une histoire trop rationnelle. De même, s'ils ont compris très tôt l'intérêt de la fouille, les premières fouilles véritablement scientifiques ne datent que de 1821, – c'est-à-dire qu'elles ont cent ans de retard par rapport à celles du jardin de la Fontaine à Nîmes. Il restait d'autre part à systématiser les découvertes, à établir des méthodes d'analyse et une chronologie.

Tout ceci va évoluer, en particulier grâce à quelques personnages marquants de l'archéologie arlésienne.

Le premier à démystifier l'antiquité des Arlésiens est Antoine Agard, maître orfèvre de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, qui crée une fabuleuse collection d'œuvres inspirées d'originaux antiques. Artiste, commerçant et voyageur, A. Agard est ouvert sur l'extérieur ; il exploite l'antiquité avec fantaisie et créativité, sans plagiat, et il est le premier à donner un catalogue de sa collection particulière, d'une richesse exceptionnelle, et publié, fait notable, à Paris, en 1611.

Puis, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le père Etienne Dumont est l'homme des Lumières qui va remettre en question les idées fausses ou archaïques de l'antiquité arlésienne. Ce père minime d'origine bourguignonne a séjourné à Rome durant une longue période de vingt-et-un ans durant laquelle il s'est formé dans le milieu antiquaire, au moment où J.-J. Winckelmann (+ 1765) révolutionne les méthodes et les concepts de l'histoire de l'art antique. Lorsqu'E. Dumont arrive à Arles,

3. De même aux Alyscamps se forme, en 1784, un des plus anciens musées de France.

4. Très nombreuses : on en dénombre environ 170 à Arles à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

en 1783, il est imprégné de ces idées nouvelles ; il bouleverse les idées reçues, les datations, la muséographie. En 1784 il obtient l'officialisation du musée d'Arles, mais il est trop moderniste pour les Arlésiens, et il faudra attendre les années trente du XIX<sup>e</sup> siècle pour que la science archéologique tire profit de son passage.

Son héritier sera J.-J. Estrangin, qui va faire le lien entre les antiquaires du passé et l'archéologie moderne au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Il fait le bilan de cette recherche assez dispersée, sur laquelle la Révolution a mis un voile, il s'ouvre vers l'extérieur ; correspondant de l'Institut archéologique de Rome, il voyage en Italie, et il apporte une recherche véritablement comparatiste. Ses publications portent la marque d'une évolution importante : en effet, la première édition de ses *Études archéologique, historique et statistique*, en 1838, est encore le miroir de la tradition antiquaire, tandis que l'édition de 1845 transmet les théories de Dumont en les reformulant par rapport aux connaissances archéologiques du moment. Ainsi, si Dumont est l'antiquaire qui annonce les archéologues, Estrangin est le premier archéologue arlésien moderne.

Leur romanité idéale et lentement façonnée, les Arlésiens la montrent aux voyageurs antiquaires, qui, à leur tour, leur communiquent leur propre vision d'Arles antique. Ainsi progressivement, stimulée par le regard étranger, Arles s'est reconstituée en ville antique, depuis l'érection de l'obélisque<sup>5</sup>, au XVII<sup>e</sup> siècle, jusqu'au moment où, le pari gagné, les voyageurs viendront y chercher le stéréotype romantique de la ville antique déchuée, écrasée sous le poids de sa splendeur passée. Bientôt le cliché arlésien s'enrichit de l'Arlésienne en costume, entre le cyprès et les colonnes brisées. Alors, au moment où l'archéologie s'en dédouane pour devenir une science positive, l'ethnographie s'empare de l'idée de romanité arlésienne qui, quoi qu'on en pense, a conduit les Arlésiens, dit Estelle Mathé, « pendant plusieurs siècles, à redécouvrir leur patrimoine, à le protéger, et comparativement à d'autres villes, à le transmettre en quantité considérable aux archéologues d'aujourd'hui ».

Céline MAGRINI

5. *Études archéologique, historique et statistique sur Arles, contenant la description des monuments antiques et modernes*, chez Aubin, Aix-en-Provence, 1838.

6. Proposée en 1675 par les consuls en ces termes : « Proposition de faire élever l'obélisque qui servirait d'un grand ornement dans la ville qui obligerait plusieurs étrangers d'y venir attendu qu'il n'y a point d'autre obélisque dans la France. »